

**Annie Le Brun
et Juri Armanda**

Ceci tuera cela

Image, regard et capital.

Stock, 306 pages, 2021, 20 €.

■ Annie Le Brun, qui cosigne ici avec le critique d'art viennois Juri Armanda, poursuit sa réflexion sur l'émergence du « réalisme globaliste », c'est-à-dire sur la captation de toute création artistique par l'économie capitaliste. Elle s'intéresse au pouvoir exercé sur nous par la production généralisée d'images, à l'origine d'une « dictature de la visibilité ». Les auteurs poursuivent l'analyse de Walter Benjamin qui avait diagnostiqué l'effet sur l'art de la reproductibilité technique des images : les images, dont la présence dans notre vie est exponentielle, sont à la fois des moyens de contrôle et une source de profit, puisque nous sommes en même temps fournisseurs et clients captifs de cette nouvelle « économie du regard ». La dissociation du contenu de l'image et de sa visibilité est concomitante de la collusion entre producteurs et distributeurs des images que nous sommes tous devenus, faisant disparaître toute intermédiation, et ne donnant à l'image qu'une valeur quantifiable, mesurable et donc monnayable. Les auteurs reprennent leur analyse dans laquelle sont étroitement liés la disparition de la valeur de l'image, l'emprise du nombre – l'économie numérique – et le triomphe de la visibilité sur ce qu'il y a à voir, tout en insistant sur une critique de la technologie au service de la logique capitaliste.

On assiste alors à une fusion du fait de regarder et du fait de se montrer (pensons aux *selfies*). Ce livre est une bonne façon de découvrir les analyses de Le Brun sur les effets technologiques destructeurs de l'image, ainsi que sa lecture du monde, tissée de technophobie et de dénonciation de la domination capitaliste, sur fond d'un imaginaire rebelle issu du surréalisme.

■ Brice de Villers

**Pierre Coulange
et Paul Dembinski (dir.)**

Écologie et technologie

*Au prisme de l'enseignement
social chrétien. Saint-Augustin,
2021, 278 pages, 18 €.*

■ L'Association pour l'enseignement social chrétien rassemble intelligemment dans cet ouvrage deux colloques internationaux autant qu'œcuméniques, tenus en Grèce puis en France. Des experts venus de divers pays (République tchèque, Hongrie, Suisse, France, Bénin, Grèce, Pologne, Allemagne) confrontent les positions récentes des traditions orthodoxes, protestantes et catholiques, sur deux sujets que l'on ne peut, sans idéologie, séparer : l'écologie et la technologie. Les propos sont assemblés de façon formelle sous les trois chefs suivants : l'écologie intégrale sous le feu de l'économie ; l'ambiguïté de la technologie dont le côté prédateur, depuis longtemps dénoncé par le regretté Jacques Ellul, com-

mence à émerger ; enfin, sous les auspices d'une anthropologie théologique, un essai de dialectique entre l'écologie et la technique. La plupart des intervenants s'appuient sur une philosophie réaliste venue d'Aristote qui laisse cependant dans un certain flou la notion centrale de nature. L'horizon universitaire de la plupart des intervenants a ceci de remarquable qu'elle ne s'enferme pas dans un jeu de concepts. Les propos se veulent au service d'une pratique. Il ne s'agit pas – et c'est heureux – de proposer un programme chrétien qui concilierait vaille que vaille les soucis écologiques, économiques et de gouvernance. Il ne s'agit pas non plus de laisser miroiter un monde pacifié d'un horizon fuyant. Il s'agit de montrer que la sauvegarde de la maison commune engage un combat où l'anthropologie théologique a sa place, et que ce combat a du sens.

■ Étienne Perrot

QUESTIONS RELIGIEUSES

Hans Joas

La foi comme option

Possibilités d'avenir du christianisme.
Traduction de l'allemand
par Jean-Marc Tétaz, Salvator,
2021, 256 pages, 21 €.

■ Dans la société pluraliste où les « options », selon la définition de Charles Taylor, se multiplient, c'est-à-dire où les individus peuvent choisir leur appartenance

religieuse ou séculière, et où la foi se doit de se justifier en tant que telle, quel avenir peut-on concevoir pour le christianisme ? Hans Joas, sociologue allemand marqué par le pragmatisme américain, propose ici quelques réflexions pour répondre à cette question, nourrie des échanges qu'il a eus lors de ses nombreuses conférences. Il relativise le lien entre modernité et sécularisation en rappelant que les sociétés « modernes » ne sont pas toutes sécularisées si on se place à l'échelle mondiale (par exemple, aux États-Unis ou en Corée du Sud) et que, dans les pays dits sécularisés (Europe, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande), il convient de ne pas surévaluer la religiosité au début du processus de sécularisation et de considérer de nombreux moments de revitalisation. Il invite ensuite à prendre au sérieux l'expérience forte d'autotranscendance (ascèse, actes héroïques, décentrement moral, etc.) propre à la foi – mais pas seulement à elle –, cette impulsion qui nous invite à aller au-delà de nous-mêmes. De cette expérience témoignent aussi la tradition prophétique juive ou encore, selon Karl Jaspers, les religions abrahamiques, le bouddhisme ou le confucianisme. La notion de transcendance relativise les pouvoirs politiques et économiques terrestres et rend possible une ouverture à un universalisme moral et juridique, ce qui, à son tour, constitue un levier pour le dialogue : œcuménique, interreligieux et avec la société, plus largement. Cet universalisme du dialogue n'efface pas les différences, il permet au contraire la découverte